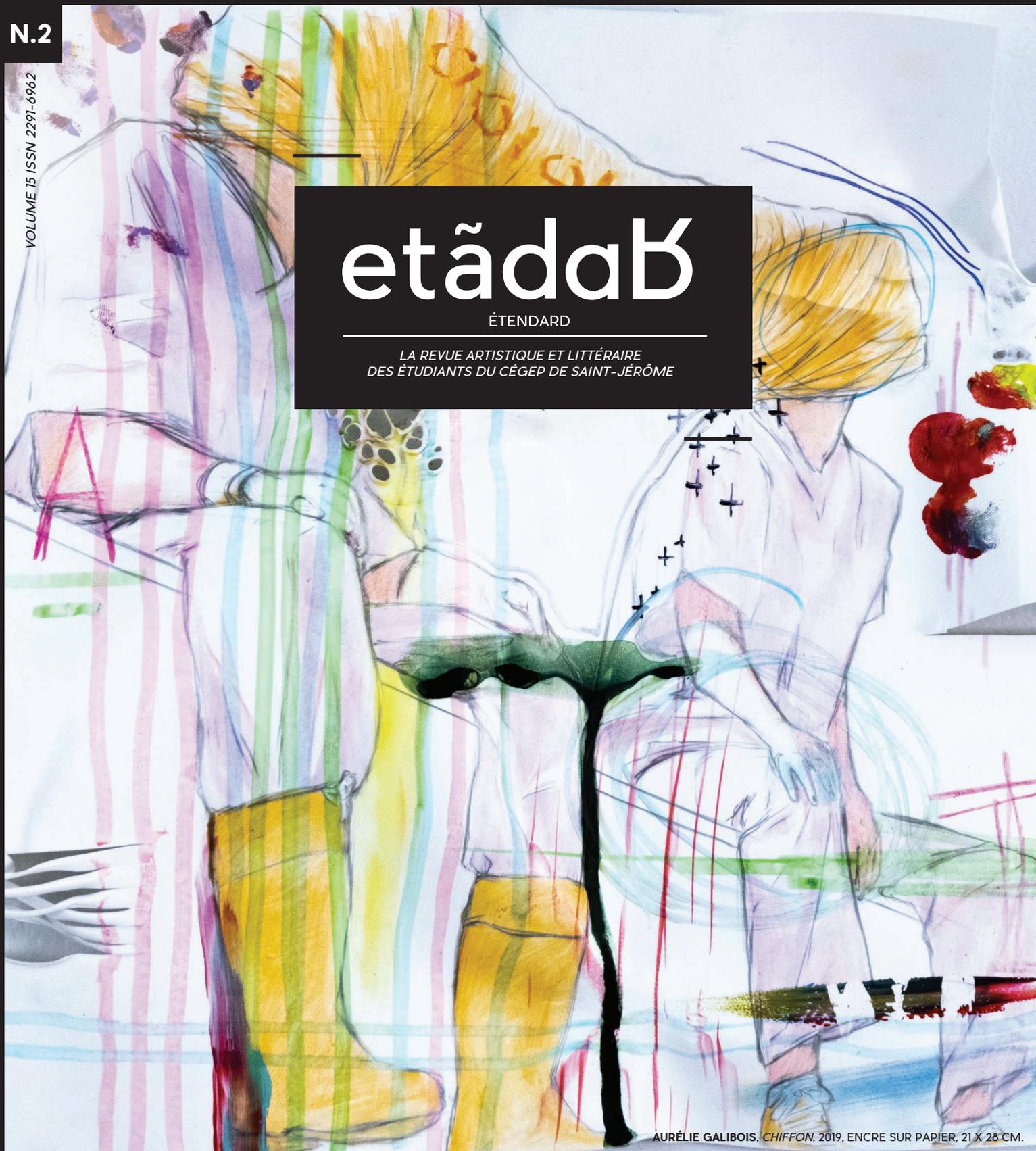


# etãdab

ÉTENDARD

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE  
DES ÉTUDIANTS DU CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME



AURÉLIE GALIBOIS. CHIFFON, 2019, ENCRE SUR PAPIER, 21 X 28 CM.

Par sa force, son élégance et sa puissance, elle capte l'intérêt de l'artiste. C'est un jeu de séduction. C'est langoureux, un rituel où règne un sentiment presque intime, épuré. C'est la tentation pure, naturelle, inévitable. C'est un mouvement alléchant et une chaleur qu'on sent sur sa peau. C'est l'incendie des sens, l'excitation et le réconfort à la fois. C'est une caresse brûlante, colorée, animée. C'est aussi une

invitation à danser lentement, passionnément. Moqueuse. Joueuse. Électrique. C'est celle qui traverse la pièce à toute vitesse et qui, d'un coup d'œil, capture le regard de tous. C'est elle qui vacille dans le regard de l'artiste, qui le force à éprouver, à se lancer. C'est elle qui l'occupe, qui l'habite. Elle qui lui chuchote à l'oreille tendrement, qui le berce doucement et qui l'obsède. Elle qui s'installe en lui et qui

refuse de le quitter. Qui sème une ferveur. Une fièvre. C'est ce feu qui inspire les artistes et qui, à son tour, a fasciné l'Étendard. C'est cette passion qui a embrasé les pages de cette édition et qui a pris racine dans l'art, la poésie, la prose et l'esprit de nombreux créateurs qui ont partagé cet élan avec nous. Élan qui se tend, vers vous.

## L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

### LES ÉTUDIANTS

#### ÉDITRICES EN CHEF

Camille Deguire  
Marie-Elizabeth Leblanc

#### COMITÉ DE RÉDACTION

Camille Deguire  
Colin Bruneau-Sauvé  
Éliot Forget-Laperrière  
Loïc Hosson  
Mackenzie Sanche  
Malorie Péloquin  
Marie-Elizabeth Leblanc  
Mélyna Lorrain

### LES PROFESSEURS

#### SUPERVISEURS

Alexis Vaillancourt-Chartrand  
François Guénette  
Marie-Ève Dubé

#### RÉVISEURS

Alexis Vaillancourt-Chartrand  
François Guénette  
Marie-Ève Dubé

#### SOUTIEN

Guy Mercier  
Département d'Arts visuels

## L'ÉQUIPE DE CRÉATION

### LES ARTISTES

Alexandra Turcotte  
Audrey-Ann Robert  
Auréli Galibois  
Betsy Mayerlyn Amaya Euse  
Édouard Vallée  
Janik Duplantie

Laurence Hubert  
Marc-Antoine Gareau  
Noémie Garant  
René Hernandez Rainville  
Samuel Beaudry  
Shany Charlebois

### LES AUTEURS

Ariane St-Pierre  
Camille Deguire  
Charles-William Brière-  
Gaudet  
Colin Bruneau-Sauvé

Éliot Forget-Laperrière  
Jade Vaudrin  
Joey Labelle  
Loïc Hosson

Malorie Péloquin  
Mélyna Lorrain  
Raphaël Constant  
Véronique Sivrais-Larocque

### MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Émélie Charette-Paquette

### SOUTIEN POUR LE LANCEMENT

Sylvain Gravel (Neurones et Papilles)

## NOS PARTENAIRES



Nous tenons à remercier particulièrement l'AGES sans qui cette revue ne pourrait exister de manière si flamboyante!



## NOUS JOINDRE



### CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

455, rue Fournier  
Bureau G-358  
Saint-Jérôme, (Québec), J7Z 4V2  
etadar@cstj.qc.ca  
etadar.com

## APPEL DE TEXTES ET D'ŒUVRES

### SOUMETS TES CRÉATIONS À

Étendard - La revue artistique et littéraire des étudiants du Cégep de Saint-Jérôme

### APPEL DE TEXTES

Nouvelles, poèmes, contes, critiques...

### POUR SOUMETTRE UN TEXTE

Le faire parvenir à l'adresse suivante  
etadar@cstj.qc.ca (maximum de 5 pages)

### APPEL D'ŒUVRES

Œuvres pour les textes, photos, dessins, bandes dessinées.

### POUR SOUMETTRE UNE ŒUVRE

Apporter l'original au département de français (bureau G-358).

Pour des photos, faire parvenir le fichier par courriel (300dpi).

### - IMPORTANT -

Il est possible de publier votre création sous un pseudonyme.

## TABLE DES MATIÈRES

S'TE PLAÎT .....	3
ELLE EST UN FOYER .....	4
DES MOTS, DES ÉTINCELLES .....	5
GABBIE .....	6
MÉTAMORPHE .....	8
CHOC .....	9
DE L'AUTRE CÔTÉ .....	10
MA MÈRE .....	12
LA MITAINE .....	14
ZESTES INCOMPRIS .....	15
ÉTOFFE DE PIERRE BLANCHE AU GOÛT SALÉ .....	16
JE VOIS .....	17
UN VIDE VIDÉ DE TOUT VIDE .....	18
FAIRE L'AMOUR AVEC TOI .....	22
LES CHAILLES ET LA ROSE .....	24
GARE .....	25
AUX BERGES D'UNE FENÊTRE .....	26
KHLÔRONÔS-PHILOS .....	28
LES MÉLÈZES OU L'AUTOMNE DE NOVEMBRE ...	29
RACLE-JOUR .....	29



JANIK DUPLANTIE, *FANTÔME TEINTÉ*, 2019.  
PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

---

# S'TE PLAÎT

PAR MÉLYNA LORRAIN

Ô feu, brûle-moi, fais d'quoi, mais détruis-moi  
J'en ai plein mon cas' de toutes ces zones grises  
J'voudrais t'baiser, tu m'braiseras avec joie  
Au pire, tu m'briseras aussi. Baise, braise, brise

Ô feu, fais-moi v'nir de douleur extrême  
Fais-moi v'nir tellement fort pour que j'm'effondre  
J'veux r'ssentir d'la puissance dans mon système  
Si t'es pas capable, au pire, laisse-moi fondre

Ô feu, j'en peux pus, fais d'quoi, mais aide-moi  
J'me tue à p'tit feu : j'vais péter au frette  
J'ai chaud, pis j'essaie d'garder mon sang-froid  
Au pire, tue-moi pendant que j'suis distraite

Ô feu, j't'en supplie, délivre-moi d'moi-même  
J'me suis perdue dans l'bois au fond d'ma tête  
Feux d'forêt ou immolation? Dilemme  
Au pire, braise-moi, baise. Y'est temps qu'ça s'arrête.

---



NOÉMIE GARANT, *DIAPHANE*, 2019, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

---

# ELLE EST UN FOYER

PAR MALORIE PÉLOQUIN ET SIMON-OLIVIER SAVARD

Par les airs frémissent ses feuilles  
Rafale, s'essoufflent ses pores  
Houppier tombe sous l'écueil  
Copeau fané, paupière dort

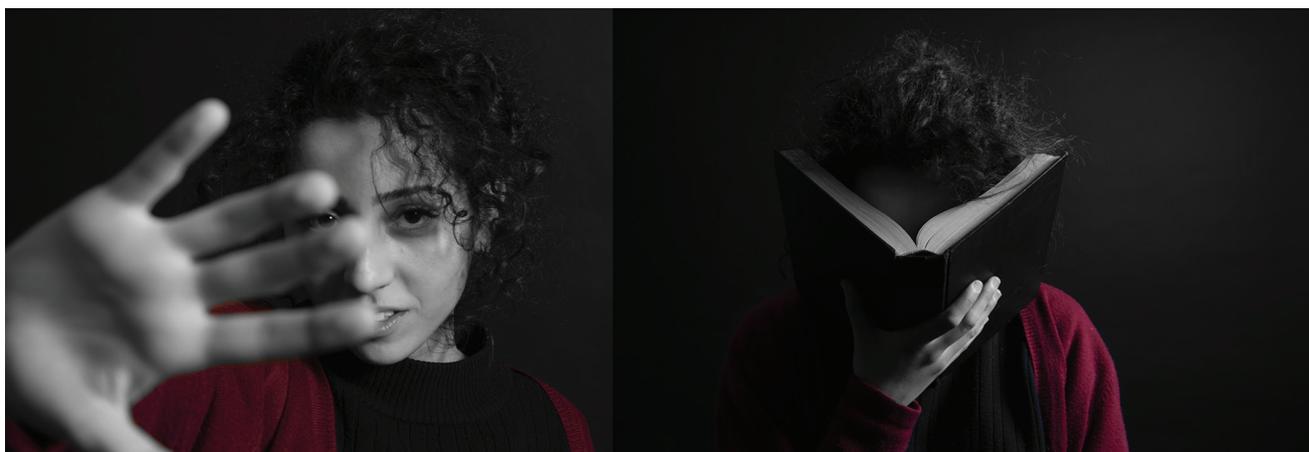
Ses artères bleuissantes  
Os, anneau, sceau de peau d'ambre  
Ramifier la fente des jambes  
Fractale descend dans l'ancre

Sève ruisselle, raidit le manche  
De la Hache folâtre qui désole  
Tranche en branches, nécrose hanches

Pénètre de maints grands coups  
Hache dans l'aubier de son corps  
Hache à la cadence du pouls

Éjacule résine en brasier

---



ALEXANDRA TURCOTTE, *SANS TITRE*, 2019, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

---

# DES MOTS, DES ÉTINCELLES

PAR RAPHAËL CONSTANT

Une odeur danse dans l'air  
Cafés aux noisettes et croissants chauffés  
Les rayons du soleil de plomb  
Épousent la couverture des livres  
Qui colorent le trottoir

La rue est un sanctuaire  
Un véritable havre de paix  
Où s'épanouissent  
Les amoureux des belles-lettres

Non loin de là  
Se fait sentir une menace

Du climat de terreur environnant  
Naît une éruption de flammes soudaine

Parmi les piétons apeurés  
Et la poésie attaquée  
On peut entendre  
La culture du pays hurler

Dans un coin  
À l'abri du malheur  
Un libraire pleure  
Il réunit ses livres, dans les décombres  
Et les presse contre son cœur  
Son monde est entre ses mains  
Ses consolations ne mènent à rien

Quand tout le monde s'est enfui  
Une autre odeur valse dans l'air  
Fumée grise et papier brûlé

Le vent poussiéreux  
Répand la cendre des livres  
Qui ensevelit  
La rue al-Mutanabbi

---

# GABBIE

PAR JADE VAUDRIN

La noirceur s'étale sur la ville à la manière d'un linceul sur un mort. Un vent froid s'engouffre par ma fenêtre, laissant un frimas délicat sur son rebord. Je prends sa main, sens ses doigts fins entre les miens. Je caresse sa peau lisse et mon cœur se serre à son contact glacé. Le vent soulève son pyjama de coton, on pourrait croire qu'elle respire, qu'elle est encore vivante. Je passe ma main sur son visage, fermant ses paupières délicates; je sombre dans un sommeil plat. À mon réveil, mon regard se pose sur son doux visage. Sa peau pâle est parcourue de veines bleutées. Je soulève son corps frêle, l'emmène jusqu'à la table de la cuisine. Mon bel enfant, que la vie m'a arraché si tôt, je te retrouverai. Je suis si déterminée à revoir la vie dans ses yeux bleus; pour la première fois depuis des semaines, le brouillard s'est dissipé de mon esprit. De ma glacière, je sors le sac contenant les organes, encore intacts malgré le froid immense du processus de cryogénéisation. Je n'ai que soixante secondes avant que ceux-ci décongèlent. Je choisis d'enfiler des gants de nitrile. Quel genre de mère serais-je si j'oubliais l'allergie au latex de mon enfant? Seule une mère indigne serait capable d'agir ainsi. J'entrouvre les paupières de ma fille. Délicatement, je dépose le premier globe dans son orbite. J'installe le deuxième. Ses yeux brillent déjà d'une lueur vivace. Ses lèvres, quant à elles, sont encore roses malgré l'absence de circulation qu'a subie son corps depuis les derniers jours. À l'aide de mon scalpel, j'incise ensuite sa poitrine, en plein en son centre. Il m'est douloureux d'éventrer mon enfant de la sorte, mais je sais qu'elle m'en sera reconnaissante. Ses entrailles ont été éviscérées, elles sont creuses et immaculées à présent, il m'est donc aisé de mettre en place les poumons. Alors que je me penche sur son système respiratoire, mon souffle fait frétiller les bronchioles. Elles sont fébriles d'être fonctionnelles à nouveau. Avec minutie, je lie la trachée aux bronches, puis les bronches aux poumons. Je prends ensuite le cœur de porcelet, d'un rouge si vif qu'il en est alléchant. Il prend beaucoup de place dans sa cage thoracique.

Lentement, je reconnecte chaque artère, chaque veine. Derrière mon œil, je commence à sentir comme la pointe d'une lame qui s'enfonce dans mon crâne chaque fois que je cligne des yeux. Plus je me penche sur mon travail, plus la lame s'enfonce. Désormais, c'est une migraine qui me martèle les tempes, mais il est hors de question que j'abandonne mon enfant pour un mal de tête...

La brise est revenue dans la pièce. Mes joues brûlent, c'est à peine si je sens l'air froid sur mon visage, pourtant, la fraîcheur me sort de ma transe et je suis à nouveau consciente de mon environnement. Je baisse les yeux lentement; je veux savourer le moment où nos regards se croiseront à nouveau. Dans la pièce, on peut entendre un battement sourd, si puissant que je le sens dans mes veines. Son cœur s'affole, mais elle reste étendue sur la table, immobile. On pourrait croire qu'elle est assoupie, mais ses yeux sont écarquillés, les pupilles fixent le plafond. C'est un choc pour elle. Je caresse sa peau encore froide. *Ne bouge pas.* Je me presse d'aller allumer un feu dans le foyer. De retour à son chevet, elle n'a toujours pas bougé. Je passe un bras sous sa nuque, l'autre sous ses maigres jambes. Je la soulève de la table et la serre contre mon cœur. *Ma Gabbie.* Je l'emmène à son petit lit, où tous ses toutous et ses poupées sont déjà installés. Il manque sa poupée préférée, Mathilde. Je l'ai perdue quand j'ai perdu Gabbie, dans mon affolement. Pour être honnête, je ne m'ennuie pas de Mathilde, elle m'effrayait avec ses yeux vides et sa peau de cire, on aurait dit une véritable petite fille. Le lit grince sous mon poids. Je m'étends à côté d'elle et nous nous endormons. À mon réveil, je dépose un baiser sur son front et elle esquisse l'ombre d'un sourire, mais la fatigue l'emporte et son expression redevient vide. Je l'aide à s'asseoir contre les oreillers avant de me rendre à la cuisine pour nous servir du jus d'orange. En revenant dans la chambre, je vois que Gabbie n'a toujours pas bougé. Son regard me suit, inexpressif, alors que je traverse la pièce. Je lui souris. Elle me fixe. Je m'assois près d'elle, lui

tend son verre, mais elle n'essaie pas de le prendre, elle ne fait que me regarder d'un air maussade. Une boule se forme dans ma trachée.

Dans la pièce, le seul son audible est le crépitement des bûches dans l'âtre. La chaleur intense qui enveloppe la chambre ne doit pas la déranger puisque sa peau est toujours froide. Elle refuse toujours de me parler et je panique. *Ma chérie*. Elle ne daigne pas me regarder. J'en suis presque rassurée, j'ai l'impression qu'elle me déteste lorsqu'elle me fixe de ses yeux trop bleus. Je sens le brouillard se réinstaller dans mon esprit, et sur mes joues se mettent à couler des larmes salées. Mon enfant, ma raison de vivre, ne veut plus me voir. M'en veut-elle de l'avoir ramenée à la vie? Je croyais lui offrir le plus beau cadeau, toutefois elle ne semble pas heureuse d'être avec moi. Au creux de mon ventre, je sens la colère s'enflammer. Je lui agrippe le visage d'une main et la force à me regarder. *Qu'y a-t-il ?* Sa bouche est entrouverte, mais pas un son ne s'échappe. Je perds patience. Je la repousse brusquement dans les oreillers, espérant qu'au moins la surprise lui soutirera un son quelconque. Elle refuse de réagir. *Petite peste*. Comment peut-elle être aussi ingrate alors que je me suis donnée corps et âme pour elle. J'essaie de rassembler mes idées en reculant, mais elle pose une fois de plus son regard vide sur moi. Je n'en peux plus, je la saisis et l'emmène vers le foyer. Si la surprise n'a eu raison de son silence, la peur aura certainement un effet. Je la tiens fermement près des flammes. Elle ne se débat pas, cependant, ses sourcils se froncent, mais lentement, comme si soudainement, son front était trop lourd pour ses yeux. Je la maintiens encore plus près des flammes brûlantes, mais elle reste immobile. Un éclair de malice brille dans ses yeux. J'ai peur tout à coup. Mes mains deviennent moites, ma prise se relâche. C'est alors que je vois un rictus de triomphe se dessiner sur ses lèvres. Une partie de moi se brise à cet instant; pleine de fureur, je la saisis et la jette dans les flammes. Je fais un pas vers l'arrière

et m'écroule au sol. Je reste ainsi un moment, à écouter le sifflement de la peau calcinée, à sentir l'odeur des cheveux brûlés, à chercher le moindre cri de détresse. Quand je lève finalement la tête, ce ne sont pas les organes carbonisés de Gabbie que je vois, mais une poupée de cire en train de fondre. La chair en lambeaux laisse entrevoir un cœur rouge dans sa poitrine, mais les yeux sont encore intacts. Ils me fixent d'un regard vide. Avant de fermer les paupières, je vois un dernier sourire se tracer sur ses lèvres.



BETSY MAYERLYN AMAYA EUSE. *MAL-AIMÉE*, 2019, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

---

# MÉTAMORPHE

PAR LOÏC HOSSON

On marche, pied devant pied  
Sur ces pavés de sourires usés  
Sur ces joues épargnées  
Pas une trace de rosée

Doucereux sourire en coin  
On doit échanger, falsifier  
Regard, accolade et poignée de main  
Personne ne doit être témoin

Puis, coup de pinceau dans les cieux  
D'un trait balayant les ombres du jour  
Que tombent tous les masques  
Et ne reste, debout, que moi

Plus rien à dire, tout à penser  
Il ne reste qu'à faire pleuvoir  
Sur mon visage pétrifié  
L'unique sanguine rivière crématore

---



AURÉLIE GALIBOIS, *POISSON ROUGE DANS UN SAC*, 2019, ACRYLIQUE ET HUILE SUR TOILE, 76 X 60 CM.

---

# CHOC

PAR LOÏC HOSSON

Damoiseau des grands froids  
affrontant, bravant, chassant, inlassablement droit,  
ces blanches ombres, ces démons volatiles  
jusqu'à l'adoubement, où, enfin,  
chevalier de plastique il sera fait.

À la casse que  
j'm'en débarrasse  
y'a plus de place  
dans le bac du voisin d'en face.

Quel spectacle que ces alpinistes aguerris  
gravissant témérement, sans crainte aucune,  
ces éminents sommets à faire pâlir l'Everest,  
enjambant combes, crevasses et aiguilles sans heurt,  
détrônant chaque bastion rencontré d'un simple lancer.



RENÉ HERNANDEZ RAINVILLE, *INWARD FOLK*, 2018,  
ACRYLIQUE ET MORTIER SUR TOILE, 105 X 95 CM.

Les deux fesses sur  
le siège de la déneigeuse,  
j'ramasse et  
j'tasse la neige  
à journée  
longue.

Regard étoilé, plaqué aux carreaux,  
guettant ce veilleur au pas léger.  
Ses pas colorés bruissent sur la moquette,  
les miettes tintent doucement dans l'assiette.  
Et voilà le messager, repu, reparti.

Le blanc barbu  
s'en vient me  
bardasser,  
m'habiller de  
sa misère  
polychrome.

Pris dans la glace, l'oiselet attend  
la torche salvatrice, la flamme bénie  
pour qu'enfin brûle à nouveau  
le chant sacré des nouveau-nés.

---

---

# DE L'AUTRE CÔTÉ

PAR CAMILLE DEGUIRE

Des fois, je me demande pourquoi les grands ont pas mis les fenêtres plus basses. Eux, ils peuvent voir ce qui se passe dehors, mais moi, il faut que je monte sur le calorifère pis que je me mette sur la pointe des pieds. Mais je peux le faire juste si maman me regarde pas. Si jamais elle me voit, elle va crier. Elle va me dire de descendre de là, que c'est dangereux de grimper sur le calorifère. Et moi, je me demande pourquoi ils ont mis un calorifère juste en dessous de la fenêtre si c'est pas pour que je puisse grimper dessus. Les grands, eux, ils pensent jamais à moi. Ils ont pas baissé les fenêtres. Comment je fais, moi, pour regarder les arbres grandir? Maman me dit d'aller jouer dehors, mais je dois pas trop m'éloigner parce que c'est dangereux d'aller loin. Elle dit qu'il peut y avoir des méchants si on marche trop longtemps. Moi, je prends pas de chance; je cours. Je suis super bon là-dedans. Je vais vite comme un rhinocéros. J'en ai déjà vu, des rhinocéros, mais eux ils couraient pas parce qu'ils étaient dans un livre. Je sais pas c'est quoi le bruit d'un rhinocéros parce que mon livre parlait pas. C'est comme les roches.

Moi, si j'étais une roche, c'est sûr que je pleurerais parce que je pourrais pas courir vite comme un rhinocéros. Mais je pense que des roches, ça pleure pas. Des fois, j'en écrase avec mes souliers pis j'entends rien. Moi, même si on m'écrase pas avec un soulier, ça m'arrive de pleurer. C'est pas ma faute. Ça sort tout seul. Maman me demande souvent d'arrêter de pleurer, mais je pense qu'elle sait pas vraiment comment ça marche. T'sais, c'est pas très possible d'arrêter de pleurer quand on

veut. C'est comme quand on ouvre un robinet. Y'a plein d'eau qui sort sans arrêt. Comme quand on fait couler un bain. C'est maman qui me le prépare, mon bain. Sinon, elle dit que je pourrais me noyer.

J'ai déjà essayé de retenir ma respiration pour voir ce que ça faisait. J'ai retenu mon souffle super longtemps. Je suis devenu tout rouge. J'ai arrêté de respirer super longtemps, mais pas longtemps comme quand je dors la nuit.

J'aime pas ça, moi, dormir. Je préfère rester réveillé pour jouer avec mes jouets. Des fois, je veux dormir avec mes jouets, mais maman veut pas parce qu'elle dit que ça peut être dangereux. Maman comprend pas que mes jouets, c'est mes amis et qu'ils sont gentils avec moi. Ils me feraient jamais de mal. Mes jouets, eux, ils sont pas comme le chien de la madame d'à côté...

Un moment donné, j'avais lancé mon ballon super loin dehors. Ça, c'est parce que maman m'avait fait manger des brocolis cette journée-là, fait que j'avais beaucoup de muscles. Pis là, quand j'ai pris mon ballon, le chien de la madame d'à côté a couru vers moi et m'a croqué un bras au complet. Là, j'ai pleuré comme un robinet. Il y avait du sang partout. Sur moi. Sur le chien de la madame d'à côté. Sur mon ballon. J'ai pleuré tellement fort que maman a couru plus vite qu'un rhinocéros vers moi. Sauf qu'elle m'a chicané, moi, parce que j'avais traversé dans la cour de la madame d'à côté. Elle m'a dit que c'était dangereux, les chiens. Moi, j'ai de la misère à

pas aller chez la madame d'à côté parce qu'on a le même gazon. C'est mélangeant. En plus, je voulais mon ballon, fait que je suis allé le chercher. Quand je serai grand, moi aussi je vais avoir un chien. Un gros chien. Il va être gentil avec moi, mais méchant avec le petit chien de la madame d'à côté. Il va le manger tout cru. Comme ça, je pourrai tout le temps jouer avec mon ballon.

Des fois, maman me demande de rentrer, mais ça me tente pas. Je veux continuer à jouer, moi. Mais je dois rentrer pis laisser mon ballon dehors. Je peux pas jouer au ballon en dedans parce que maman dit que c'est trop dangereux. Je pourrais briser quelque chose.

J'ai déjà brisé un verre un moment donné. Je voulais boire dans un verre de grand pis je l'ai échappé. Là aussi j'ai pleuré comme un robinet. Moi, j'aime pas ça laisser mon ballon dehors parce que je peux pas le surveiller. Les fenêtres sont trop hautes. J'ai peur que le petit chien de la madame d'à côté croque mon ballon. Si ça arrive, il va falloir que je joue avec autre chose, mais j'aime pas ça. Je l'aime, mon ballon, pis je veux le garder toute ma vie. À la place de jouer, je suis obligé de rester assis pour manger mon assiette. C'est maman qui me coupe ma viande parce que sinon je pourrais m'étouffer. Mais je trouve ça long manger pis en plus je vois pas par la fenêtre parce que personne a pensé à la mettre plus basse pour moi. Dans ma maison à moi, il va y avoir juste des fenêtres. Comme ça je vais pouvoir tout voir. J'aime pas ça, moi, quand on me cache des choses...



AURÉLIE GALIBOIS, *ÉCHOS*, 2018, ACRYLIQUE SUR TOILE, 183 X 91 CM.

---

# MA MÈRE

PAR MÉLYNA LORRAIN

Quand j'tais p'tite, j'avais une mère  
J'ai perdu ma mère le 15 mai 2015  
J'l'avais dit à mon frère en juillet 2014  
Dans ma tête, un *coming-out*, c'tait pas « normal »  
Ça fait presque 4 ans qu'on s'pogne pour rien

Quand j'tais p'tite, j'avais les cheveux longs  
J'ai perdu ma mère à 14 ans  
J'l'avais dit à mon père en octobre 2014  
Dans ma tête, mon orientation sexuelle r'gardait personne  
Ça fait presque 4 ans qu'a m'écoute pus quand j'parle

Quand j'tais p'tite, j'avais une chambre rose  
J'ai perdu ma mère à cause de qui j'suis  
J'l'ai dit à mes amis en mai 2015  
Dans ma tête, j'comprendais pas pourquoi a m'avait sacré dehors  
Ça fait presque 4 ans qu'a m'dit d'pas en parler devant elle

Quand j'tais p'tite, j'étais hétéro  
J'ai perdu ma mère le jour de mon *coming-out*  
J'l'ai dit à ma mère le 15 mai 2015  
Ça fait presque 4 ans qu'a m'demande si j'suis encore « F-I-F »  
Dans ma tête, ça va pus bien pantoute.

---



SAMUEL BEAUDRY, SANS TITRE, 2019, IMPRESSION, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 91 X 81 CM.

MARC-ANTOINE GAREAU, PAYSAGE RELATIF, 2018, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 91 X 122 CM.



---

# LA MITAINE

PAR COLIN BRUNEAU-SAUVÉ

Il existe dans ce monde une souveraine  
Connue de tous, elle est portée par les plus grands  
Triste chose souvent délaissée pour un gant  
Vous avez deviné, il s'agit d'une Mitaine

Que ce soit par temps clair ou par froid violent  
La Mitaine est la compagne idéale  
Le gant n'offrant qu'une protection banale  
Elle n'est pas comparable à cet élégant

Ni Socrate ni Einstein n'ont percé son mystère  
Car avec son aide Dieu a façonné la Terre  
Lui-même n'étant qu'un autre de ses sbires

Toutes tentatives pour la manier est vaine  
Quête futile ne menant qu'au délire  
Car je dis chaque jour : « J'ai oublié ma Mitaine! »

---

---

# ZESTES INCOMPRIS

PAR MÉLYNA LORRAIN

Quand j'étais jeune, plus jeune que je ne le suis, je mangeais des citrons. J'étais *fan* d'agrumes acidulés : limes, oranges, pamplemousses et ainsi de suite. Hélas, il n'y en avait qu'un qui avait réussi à conquérir mon cœur : le citron. Aujourd'hui, je ne sais plus. Je ne sais pas. On m'a souvent dit que les enfants qui mangeaient des citrons devenaient étranges en grandissant. Étranges? Comment peuvent-ils devenir étranges à cause de simples agrumes? Je ne sais pas. On m'a aussi souvent répété que mes gustatives allaient s'envoler si une pluie acide les menaçait. Les miennes ne se sont jamais envolées pourtant. Qu'est-ce qui cloche chez moi? Suis-je devenue bizarre à cause de mon alimentation faite de citrons? Est-ce pour cela que mes gustatives ne sont pas disparues? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Pourquoi les adultes ne mangent pas de citrons? Pourquoi ce sont seulement les enfants qui le font? Ces questions voguent dans ma tête, toujours en quête de réponses. Je suis à présent une adulte. Je suis à présent une adulte qui ne mange plus de citrons. Je suis à présent une adulte qui ne mange plus de citrons et qui a toujours ses papilles. Je suis une adulte, qui, lorsqu'elle était plus jeune, bien plus jeune que je ne le suis, mangeait des citrons. Aujourd'hui, je n'en mange plus et je ne sais pas pourquoi. Pourquoi ai-je arrêté de manger des citrons?

---



SIMON-OLIVIER SAVARD, *AGRUMES PERDUS*, 2019, PHOTOGRAPHIE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES

---

# ÉTOFFE DE PIERRE BLANCHE AU GOÛT SALÉ

PAR SIMON-OLIVIER SAVARD

L'homme vole, mais ses bras sont lourds. Le torse monte vers les anciens plafonds, la main tend ses doigts à l'opposé. C'est Lui le régisseur des membres. Sa flamme de fougue brûle la peau du malheureux. C'était un homme, et il souffre en silence sur les planches de son Dieu.

Pour le Divin, le corps n'est que graisse à détruire devant le tribunal de feu.

Son corps décharné arrive au Dieu dans la forme du premier : la glaise de chair, les os granit. Son visage détaché est posé dans la paume du Grand, et son amertume froide de viande en filets est auscultée. Le goujat est démembré, ses bras se tordent ; son ventre se change en équerre solide de marbre. Le torse s'ouvre vers les bras du Créateur qui s'empare alors de l'essence de pierre. L'homme dépouillé n'est plus qu'une décharge. Le pilon nanti ressort de la bouche du mortier, dévoile par la lumière ainsi trouvée les reliques de la vie de terre forte.

Le Père lève la main, saupoudre sur la planche d'ébène un éclat d'entrailles restaurées. Il ajoute quelques flocons de foi, déballe un marteau de bois, et les forces roulent ainsi sur cette pâte.

Le Grand découpe de sa lèvre une poire d'un jaune si beau ; c'est qu'il découpe sa chair, à elle aussi. Calcinées à sa surface par le souffle de braise, les vapeurs de la poire s'embrassent dans ce brasier violent et caramélisent la pulpe de sucre doré.

C'est lui qui a détaché l

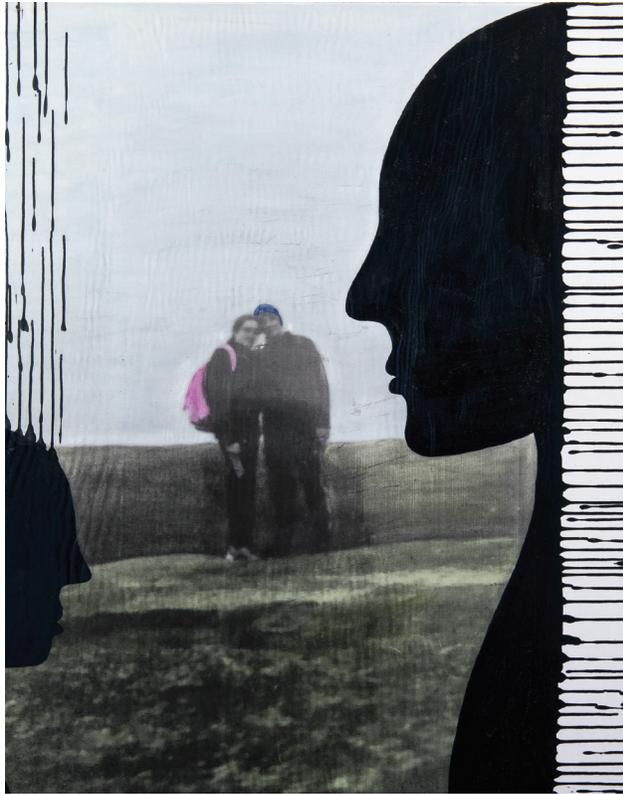
es minces filaments de la galette marbrée, de manière à en faire des sacs de peau si doucement qu'un vivant s'y serait endormi. L'Ingénieux les fourre alors d'un demi-quart de poire sucrée, tenant le fruit bien enveloppé par les couches de souple pâtisserie. L'Artisan enfourne les petits pains d'homme dans sa cuisse. C'est là que la chaleur bouillante du sang transforme la pâte molle en une écorce de pierre roussie.

Le dessert du Maître est déposé dans un nid de feuilles d'olivier. Le marbre enchevêtré attend patiemment la bouche d'une maligne bonté qui oserait le fendre de ses dents. Les narines de terre savent écouter le chant d'un arôme minéral, et rien de bien ni de brillant pour détourner les oreilles d'un homme en fugue. Le Titan ne dit mot ; son âtre bouche reste coite. Ça commence par une langue sur la peau salée, et ça se termine dans la bouchée. Le marbre écaille ses veines, l'aveugle échange la non-voyance contre une ignorance. Le Verbe convoque alors son esclave de pierre prisée. Les jouicelles de l'homme sont disloquées par les vents courroucés de la parole, et c'est l'exil.

Le pistil éclot sur le ventre du Titan, ses yeux se plissent dans son visage intriqué. Une surprise le touche et éclate son coeur en soubresauts : l'oscillation divine des épaules saturées d'un Être de rêve. C'est là qu'il trouve toujours un bonheur de maraud, étonnamment chaud. Sort une suite saccadée de notes graves, harmoniques dans les échos d'un crâne d'homme. Un Être qui se découvre à répéter la mort de l'homme est digne.

---

LAURENCE HUBERT, *RELATION MYSTÈRE*, 2019, IMPRESSION,  
ENCRE DE CHINE SUR MASONITE, 91 X 81 CM.



---

# JE VOIS

PAR JOEY LABELLE

Sans voix, pourtant, j'entends  
Formes limpides sur un écran, images provocatrices, pourtant inatteignables  
Le malheur nargue, torture, rit  
Loin du corps, au-delà des océans  
Près du cœur, au-delà du langage  
Rien ne diffère, si ce n'est quelque infinie distance  
J'entends les lettres crier, les images sont les balises d'une ruine si loin, pourtant si près  
Et je vois les lettres, sans voir les gens, et je vois les images, sans ne reconnaître rien  
Nous sommes les spectateurs d'une scène macabre, d'une blague immonde à l'arrière-goût  
De chair et d'os

---



JANIK DUPLANTIE, *HYMÉNOPTÈRES VIVIFIÉS*, 2019, IMPRESSION, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 81 X 91 CM.

---

# UN VIDE VIDÉ DE TOUT VIDE

PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

Le matelas est mince et peu confortable. Une machine émet un léger ronron qui réussit à me détendre. J'arrive à oublier le vert maladif des murs et le souffle glacé du sommeil sans fin qui plane dans l'air. La petite fenêtre filtre les rayons timides du soleil. Je m'ancre à la lumière.

- Combien de temps ?

Ma voix est rauque et vieille. L'infirmière pivote sur ses talons. Son air parle de lui-même. Un bourdonnement sourd dans mes oreilles enterre sa voix. Mais je le lis sur ses lèvres. Je le lis, puis je crois avoir mal compris. Je veux avoir mal compris.

L'infirmière me caresse l'épaule avec douceur. Ma gorge se noue. Mes yeux se mettent à brûler. Ma vue se brouille d'un voile liquide.

Maman pédale devant moi, ses cheveux rougeoyant comme des flammes dans le vent. Je tente de la rejoindre mais les bourrasques me retiennent derrière elle. Des tourbillons de feuilles orangées virevoltent au-dessus de nos têtes. Des tintements aigus émanent des canettes de peinture qui s'entrechoquent dans le sac à dos de maman et se mêlent au fredonnement des champs de blé. Elle a refusé de me dire où on allait par crainte de ruiner la surprise. J'ai le cœur qui débat et j'ignore si c'est à force de pédaler à plein régime ou si c'est l'excitation qui chasse mon souffle. Sans doute un mélange des deux.

Lorsqu'on s'arrête enfin en face de la vieille cathédrale, maman insiste pour prendre un cliché de nous deux devant les grandes portes de chêne de la bâtisse. Tout ça n'a pas de sens ; maman n'a jamais été une très grande fan de Jésus. Elle attrape son appareil, l'active et braque sa lentille sur nous. Maman colle sa joue contre la mienne et j'arrive à sentir la chaleur de son sourire sur ma peau. Ses boucles frisottées portent l'odeur de son shampoing à la lavande. Maman éclate de rire et je souris. Elle remballé son appareil et me tend une bonbonne de peinture.

- Prêt ?

Les haut-parleurs crachent la musique à tue-tête. Les stroboscopes balaient le stade de faisceaux aveuglants. Des raies lumineuses d'un rouge vibrant et d'un jaune électrique cisailent l'air. La musique fait vrombir le sol et vibre jusqu'au creux de mes os. L'endroit empeste la sueur et le tabac, mais je ne m'en préoccupe pas. La foule bondit à l'unisson, respire à l'unisson, crie les paroles des chansons à l'unisson. Alors que le spectacle s'achève, des feux d'artifice jaillissent derrière la scène en une explosion de gerbes brillantes. La détonation résonne en nous. Le ciel d'encre se peuple alors de milliers d'étoiles terrestres.

Le regard de papa se perd dans le vide. Il ne me voit plus, ne me reconnaît plus. Bien que je sois assis en face de lui, une route infinie semble creuser un gouffre entre nous. Sa main est froide lorsque j'essaie de lui rappeler le contact doux de sa paume contre la mienne. Mon estomac se serre. Je me mets à étudier la figure de papa, à la mémoriser. Les ridules aux coins de sa bouche lorsqu'il étire les lèvres en un sourire absent. Ses cheveux pareils à des fils de soie lissés sur le côté. Son nez un peu trop gros pour son visage pointu. Je lui raconte des histoires de mon enfance. Je sais que c'est inutile, mais une part de moi-même espère toujours. Peut-être papa se tournera-t-il enfin vers moi. Peut-être alors reconnaîtra-t-il les traits de son fils, traits qui ressemblent aux siens.

Mais papa demeure pâle et stoïque, et je me résigne à laisser s'évanouir cette vision qui me glisse déjà entre les doigts.

Le sable humide me chatouille les orteils. Les vagues se jettent sur la plage et laissent dans leur sillage des bavures que la lune fait miroiter d'un éclat bleuté. La brise tiède, porteuse du parfum salé des algues, me caresse le visage et me chatouille les narines. Les dernières miettes du jour glissent à l'horizon en lueurs pourpres, emportées par l'océan. Une fresque d'étoiles scintille à la surface de l'eau.

- C'est beau, pas vrai ?

Un battement. J'entrelace mes doigts avec les siens et laisse le courant qui passe entre nous deux répondre à ma place.

Tandis que les secondes défilent une à une devant moi, je me perds dans les versions de moi-même. Je suis chacune des versions et aucune d'entre elles à la fois. J'ignore où je me situe sur cette ligne qui n'en est plus une. J'ai perdu mes repères et je ne fais qu'errer dans les corridors de ce labyrinthe. Je m'égaré dans les courbes et les recoins. Je fais rejouer les moments en boucle. Encore et encore et encore. Je nais et je meurs. Je nais en mourant et je meurs en naissant. Je marche pour la première fois. Je pose le pied par terre pour la dernière fois. Tout s'enroule et se déroule simultanément. Les moments perdent leur saveur. Les mots perdent leur sens. Les secondes perdent leur poids.

Le sable rugueux m'écorche les talons. Les vagues s'échouent sur la plage, laissant derrière elles des bavures qui s'éteignent aussitôt. La brise, porteuse d'un parfum que je ne reconnais plus, s'évanouit avant d'atteindre mon visage. Les dernières miettes du jour meurent à l'horizon en strates grisâtres, consumées par l'océan. La surface de l'eau se brouille, perdant sa cristallinité.

- C'est beau, pas vrai ?

Un battement. J'aimerais saisir le sens de « beau », mais je l'ai oublié avec le temps. J'ai oublié son goût sur ma langue. J'ai oublié le son qu'il produit.

Le regard de papa se perd dans le vide. Il ne me reconnaît plus, et je ne le reconnais plus. Assis en face de lui, mes genoux frôlent les siens. J'ai oublié la

texture de sa peau, la mélodie de son rire. Son visage m'est inconnu et m'apparaît défiguré par la maladie. J'ignore ce que je fabrique encore à son chevet. Il n'y a plus raison d'espérer, c'est impossible de le ramener. Maman m'a demandé de lui raconter des histoires de mon enfance, des souvenirs que j'ai de lui. J'ai oublié ce qu'est réellement un souvenir, et il est inutile de lui rappeler mon enfance, car elle rejoue déjà à l'instant. Elle débute et s'achève, s'achève et débute tout à la fois.

Les haut-parleurs crachent une musique aux notes étrangères. Les faisceaux des stroboscopes se sont ternis avec le temps. Des raies lumineuses blanchâtres percent l'air. La musique fait vrombir le sol, mais les vibrations restent coincées sous la semelle de mes chaussures. L'endroit empeste, mais je ne sais plus trop pourquoi. Je suis emporté, pareil à un bateau sans ancre, par le courant de la foule qui bondit et qui respire et qui crie les paroles des chansons à l'unisson. Alors que le spectacle s'achève, des feux d'artifice naissent derrière la scène en une pluie d'étoiles déchues. La détonation m'apparaît faible et lointaine. Le ciel d'encre pèse sur nous.

Maman pédale devant moi. J'essaie de garder le rythme, mais j'ai l'impression de pédaler dans le vide. Les bourrasques arrachent aux branches leurs feuilles desséchées et les balancent ici et là. Les tintements qui s'échappent du sac à dos de maman perturbent le silence des champs de blé. Je sais où on va, bien que maman ait refusé de me le dire. Elle l'ignore, mais la surprise est déjà ruinée. Mon souffle m'échappe, chassé par les efforts que je dois fournir pour avancer.

Lorsqu'on s'arrête en face de la vieille cathédrale, maman souhaite capturer le moment par un cliché de nous deux. Son idée est futile ; à quoi bon s'efforcer d'immortaliser ce qui est déjà immortel ? Quelque chose cloche chez maman, mais j'ignore quoi. En fait, je ne suis plus sûr de ce qui devrait clocher chez elle ou de ce qui ne le devrait

pas. Lorsqu'elle colle sa joue contre la mienne, sa peau est pareille à un souffle fantomatique. Et lorsqu'elle me tend la bonbonne de peinture, je la prends d'une main qui semble ne plus m'appartenir.

Le matelas est mince. Une machine émet un léger ronron qui me laisse indifférent. Les murs de la chambre sont verts. Un souffle dont la nature m'est inconnue plane dans l'air. Les rayons du soleil, filtrés par la petite fenêtre, tracent des ombres onduleuses sur le plancher.

- Combien de temps ?

Je ne reconnais même plus ma voix à force de l'entendre. L'infirmière pivote sur ses talons. Son air parle de lui-même.

- Je crains qu'il ne vous en reste plus beaucoup, monsieur. Une semaine tout au plus.

Je l'entends clairement. Ses mots sont limpides. Je me suis accoutumé au son qu'ils produisent dans mon oreille.

L'infirmière me caresse l'épaule. Je ne sens rien. Rien du tout.

Je connais chaque moment par cœur. Chacun d'entre eux. Jusqu'au dernier. Jusqu'à la moindre seconde. Pourtant je ne suis ni cet homme assis sur la plage, ni ce garçon qui conduit sa bicyclette un après-midi d'automne, ni celui qui s'accroche à un faux espoir, ni celui au concert de musique, ni ce vieillard sur son lit de mort.

Alors que le sablier du temps se fragmente en millions de voies navigables, tout le reste se désagrège. Tout devient poussière. Tout s'évapore. Tout se résorbe jusqu'à ce que, en l'absence de ce qui est éphémère, il ne subsiste plus qu'un vide vidé de tout vide.



SHANY CHARLEBOIS, *FORÊT NOIRE*, 2019, IMPRESSION, ENCRE DE CHINE SUR MASONITE, 61 X 91 CM.

---

# FAIRE L'AMOUR AVEC TOI

PAR ARIANE ST-PIERRE

Tassées serrées dans une boîte à quatre pattes, ta bouche sur mon sein gauche; je suis maladroite quand je jouis de bonheur. Exhibant mon amour, ta peau humide m'enlace; moi aussi j'ai chaud de toi.

Je t'avais aperçue du coin de l'œil, tu dégageais tout ce que je n'aimais pas. Tu parlais fort, tu t'imposais, tu disais bien haut que tu étais attirée vers les femmes, à quoi bon. Je m'étais mise à rêver à toi, à regarder tes lèvres quand tu me souriais des bêtises, à observer ta nuque, à imaginer que ma main s'y enroulerait fort bien. Cette incompréhension de ta personne m'avait attirée vers toi, on s'était *datées* une *couple* de fois, tu m'avais même révélé que c'était mon tatouage derrière l'oreille que tu avais remarqué en premier. Tu avais sorti un truc du genre « Est-ce que je peux créer un malaise? » puis tu m'avais embrassée. Ce n'était pas mauvais, j'en aurais pris pour toute ma vie, des baisers comme celui-là.

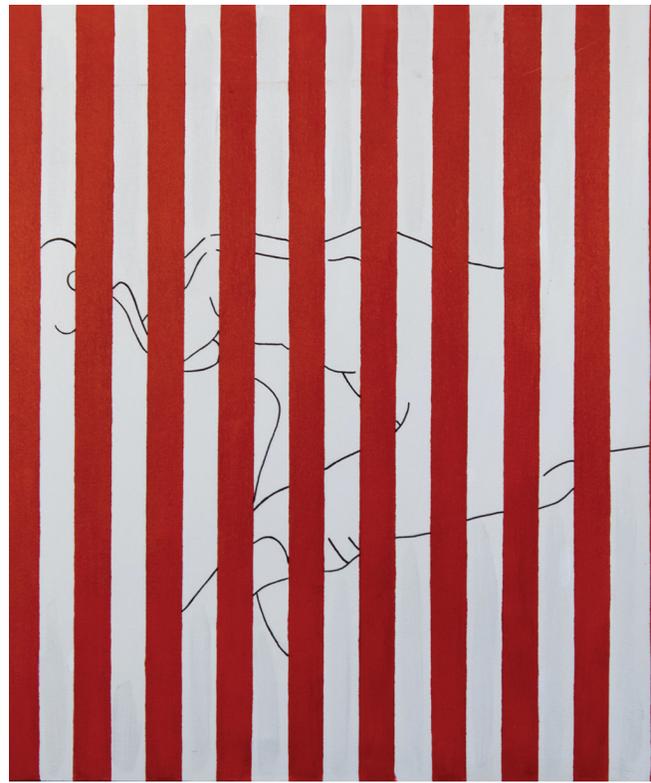
Il faisait une chaleur suffocante, c'était l'été, on était couchées dans mon lit, on entendait les enfants dehors qui jouaient à *Marco Polo*, je disais qu'il faisait chaud pis j'avais chaud en dedans, tu n'avais pas mis tes plus beaux sous-vêtements, mais t'étais belle quand même. Un corps par-dessus l'autre, cheveux mêlés, nos deux corps s'aimaient un peu trop fort. *Danse-moi ton amour et essouffle-moi. Retourne-toi sur le dos que je t'y écrive les plus beaux poèmes.* Ah! Les mots d'amour! Il s'était mis à pleuvoir des clous, il tonnait au rythme de ton souffle court dans mon oreille, du mouvement de tes doigts qui parcouraient mon corps. Il ventait puis tu m'avais dit que ton pire cauchemar était qu'un arbre fracasse la fenêtre et te transperce le corps. Je trouvais ça un

peu intense ton affaire, mais bon. Ta langue m'étouffait de ton amour et ça me faisait frissonner de douleur, tes doigts qui rentraient dans mon dos, tes mains qui claquaient sur mon corps, tes dents dans mon cou. Ta voix m'électrisait. Nos plaisirs s'étendaient jusqu'aux petites heures du matin, on vivait cette passion sur du temps emprunté. Ça été tout autant douloureux quand t'es partie après deux ans de relation, ma belle amour. Il faisait beau voir qu'on avait 16 ans. On était jeunes pour s'aimer, on écoutait *Matilda* en s'inventant des voyages et des projets ensemble qu'on ne réaliserait jamais. *On s'adossait à notre temps, mais c'est tout ce qu'on avait. En bataille, nos cheveux avaient fait des nœuds; je ne savais plus lesquels m'appartenaient.* J'aurais tout donné pour arrêter le mal relié à ta perte. J'avais mal de toi, j'avais mal de ne pas avoir été assez pour toi. Joe Dassin avait chanté « On n'était pas fait pour vivre ensemble / Ça n'suffit pas toujours de s'aimer bien ». Ni les bouteilles de vin, ni les *frenchs kiss* dans les bars douteux de Montréal, ni les pilules de citalopram n'ont réussi à combler ton absence. Ah! Les maux d'amour.

L'autre fois, t'es venue me voir au cégep pour me dire que tu ne voulais pas couper le lien, mais que tu savais que ça me faisait mal d'avoir de tes nouvelles. J'ai pouffé de rire de l'intérieur; l'utilisation de « mal » était pas mal banalisée. Bref, t'es venue me voir. Tu soufflais le chaud et le froid, clairement tu ne pouvais pas savoir qu'à chaque jour je faisais l'hymne à mon corps, à ce corps que j'avais voulu pendre, que j'avais mutilé, que j'avais coupé de ses émotions, à ce corps que j'avais amaigri, que j'avais submergé d'amour puis noyé dans la peine, à ce corps dépendant à l'amour, aux *shots* de tequila et

au plaisir à trois sur le bord d'un feu les soirs d'automne. Enfin, t'es partie en me serrant dans tes bras pis en me donnant un bec sur le front. Je t'ai d'ailleurs sûrement traitée de *chienne* pis c'est à ce moment-là que tu m'as embrassée. Te revoir était atroce, mais j'en ai savouré chaque seconde quand même. Ç'a fait deux ans à ma fête que t'es partie. Il y a deux ans de cela que j'ai eu 18 ans. Que j'ai été éperdument amoureuse de toi, ma vie, c'était toi, ma vie s'est arrêtée pour toi. Il y a deux ans de cela, quand j'ai eu 18 ans, mon amour, qu'un soir d'hiver, tu m'as regardée dans les yeux en fuyant mon regard, que tu m'as aimée à moitié. Cette nuit-là, j'ai cru devoir commenter la gomme sucrée au melon d'eau que j'ai ingérée sous l'impact. Puis, les saisons ont passé, j'ai eu le temps en masse de me faire tatouer le corps de phrases insensées, de dessins de cœurs brisés et de me faire dire des mots moins doux que ceux que tu me disais dans le creux de l'oreille. J'ai eu 20 ans il y a deux semaines. Ce n'est pas que ça fait moins mal, c'est que ça fait juste prendre du temps. J'ai aujourd'hui les paroles de Charles Aznavour qui me trottent dans la tête: « J'ai joué de la vie / Comme on joue de l'amour et je vivais la nuit / Sans compter sur mes jours qui fuyaient dans le temps ». *Je m'excuse pour le temps qui a coulé sans que je crie. Des fois, je coupe la devanture morte de mes plantes d'intérieur sans penser à toi.*

---



AUDREY-ANN ROBERT, *SANS TITRE*, 2019, ACRYLIQUE SUR TOILE, 91 X 76 CM.

---

# LES CHAILLES ET LA ROSE

PAR VÉRONIQUE SIVRAIS-LAROCQUE

*Un homme s'adresse à une femme  
(leur lien n'est pas précisé ici).  
Stupéfait devant son manque d'hygiène buccale,  
celui-ci ne manque pas de le lui faire savoir.*

Quelle surprise quand chaque fois votre goule  
Laisse entrevoir un précipice gangréneux,  
Un abîme pourri comme une odeur de moule,  
Votre ratiche malade et votre bec creux !

J'ai cru voir l'autre jour que votre dent était,  
Autant par son apparence que son odeur,  
Aussi mal fichue et dépourvue de pâleur  
Qu'un crasseux corniaud ou qu'un sale marais.

Votre denture est une éternelle infection,  
Seuls les plus téméraires osent s'y risquer.  
Son odeur n'a d'égale que la déjection,  
Car vos incisives sont des plus délabrées.

Êtes-vous à ce point une peau scandaleuse  
Si bien que, sans mal, vous souriez à belles dents ?  
Nulle honte à exhiber toutes ces ocreuses,  
Même quand les regards sur vous sont décapants.

Loin de moi, femme, l'idée de vous faire injure,  
Mais vos os sont aussi crasseux que la nécrose !  
Si vos chocottes ont une si dégoûtante allure,  
Rassurez-vous, madame, votre sein est rose.

---



LAURENCE HUBERT, *LES CINQ SENS*, 2019,  
FEUTRE ET CRAYON SUR BULBE D'AIL, 8 X 5 X 5 CM.



JANIK DUPLANTIE, *EXCEL EN SEXE*, 2019, PAQUET DE GOMMES EXCEL,  
FEUTRE ET GESSO, 7,5 X 10 X 1 CM.

---

# GARE

PAR JOEY LABELLE

Tous les jours se ressemblent  
Toujours la même chose  
Travail, études, que sais-je  
Toujours la même chose  
Temps qui passe, gens qui passent, nuages qui passent  
Toujours les mêmes, pour les mêmes raisons  
Tantôt il fait beau, les gens baignent au soleil  
Tantôt il pleut, courez vous cacher  
Toujours la même chose  
Trains qui passent, les gens montent, descendent,  
ne peuvent plus s'arrêter, remontent, redescendent,  
les gens s'ignorent, regardent nulle part, remontent,  
redescendent, remontent, redescendent  
Toujours la même chose  
Tableau sinistre, nature morte de cadavres en habit  
Temps qui passe, le soleil descend  
Tombe la nuit et ses mille horreurs, les gens  
se barricadent sous leurs couvertures  
Se préparent à recommencer l'enfer au réveil  
Dommage  
Le ciel est si beau la nuit  
Qu'il est bon d'explorer les chemins que l'on emprunte  
chaque jour, de les voir vides  
Il est aveugle, celui qui ne vit que de jour  
Il marche sur la scène des grandes épopées nocturnes  
sans même le savoir  
Qu'il est bon de courir à l'insu du jour

D'être libres de cette lumière qui nous fait nous taire  
pour ne pas avoir honte  
Sous laquelle il faut baisser  
la tête jusqu'à ce que la nuit nous soigne  
Cueillons ces moments magiques qui poussent comme  
des fleurs de lune  
Qui disparaissent au lever du jour, lorsque les trains  
se réveillent  
Tintamarre horrible des oiseaux et des réveils, le jour  
se lève  
Toujours la même chose

---



ÉDOUARD VALLÉE, *SANS TITRE*, 2019, IMPRESSION, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 81 X 91 CM.

---

# AUX BERGES D'UNE FENÊTRE

PAR ÉLIOT FORGET-LAPERRIÈRE

Il y avait, quelque part, quelque chose qui flottait.  
Et j'y étais.

Un espace clos,

Un cube, peut-être, vu de l'extérieur.

Mais de l'intérieur, il était dur d'y trouver un simple coin.

Mes mains ou mes yeux s'y perdaient dans un dédale  
d'étoffes

Qui, dans une danse presque lunaire, répondaient à leur  
propre houle.

Et les courbes sans fin, en leurs creux ou leurs sommets,  
Polissaient doucement les lumières chaudes qui  
s'étaient lâchement

Sur un pan de mur ou sur un bord de merisier ou sur moi,  
tout bêtement.

Et alors je me laissais fondre dans un miel doré et  
pourpre.

Et les choses épousaient mon corps, jusqu'à ce que je ne  
sache où il était.

Ah, et il y avait une fenêtre aussi qui, en premier lieu,  
m'effraya terriblement.

L'éclat de son noir et de sa nuit s'écrasait sur la vitre.

Et les rayons semblaient vouloir percer jusqu'à moi, un  
à un, comme des lames d'encre

Ou comme un horizon d'aube déchiré par les cimes  
hirsutes des épinettes.

Mais les va-et-vient d'une mer intérieure vinrent me  
déposer sur les berges d'une fenêtre,

Un grand lit posé là.

Et puis alors que la buée de mon souffle se languissait,  
La fenêtre m'apparut dans l'entière grandeur de sa force.  
Elle eut mes yeux, la résilience de douze mille années-  
lumière.

Je pouvais dorénavant y poser mon regard et même  
l'étendre à l'extérieur.

*Il pleuvait, une faible pluie, qui semblait apparaître à  
l'endroit exact où les lampadaires gris dispersaient la  
nuit dans l'espace ténu d'un cylindre orangé. La pluie*

*s'écrasait dans un parking et venait y former des flaques  
d'eau qui, sous le reflet de la nuit, apparaissaient comme  
des taches de néant qui gisaient entre les chars. De l'autre  
côté de l'étendue d'asphalte, il y avait un bâtiment. Les  
lumières à l'intérieur étaient toutes éteintes. La seule qui  
était allumée, à l'extérieur, éclairait une porte métallique  
et quelques petites marches de béton. Plus loin encore,  
une clôture ceinturait la portée de ma vue. Les choses à  
l'extérieur étaient soit noires, soit carrées, et du fait même,  
m'inspiraient un dégoût sans nom.*

Mais la dureté et le froid de l'extérieur me rappelaient  
avec ardeur

La lumière que j'habitais.

Et encore plus qu'avant, le cocon où j'étais me semblait  
fait des mêmes courbes

Que celles qui forment le pourtour des passions.

Et chacune de mes inspirations contenait en elle  
l'entière de la chambre,

Alors que chacune de mes expirations se lisait dans la  
valse des moindres détails.

La rondeur aquatique prenait toute sa forme

Lorsque ses vagues passaient en ombres chinoises

Sur le terne paysage que découvrait la fenêtre,

Tout comme les rivières ne semblent jamais plus avachies  
Que lorsqu'elles se déversent aux détours anguleux des  
rochers de rapides.

Et surtout,

Surtout, il y avait quelqu'un.

Je ne l'ai pas mentionné plus tôt, car j'ai cru un moment  
Qu'elle n'était qu'un des temps infimes de la musique  
ambiante.

Mais alors que j'y portais toute mon attention,

Je constatai que la chambre, que la danse encapsulée,  
Se dégageaient foncièrement d'elle.

Elle était l'essence du miel dans lequel je baignais,

La pièce maîtresse, la clef de voûte.

Elle n'était vêtue que des étoffes qui pendaient  
du plafond,

Qui venaient s'enrouler sur son corps en motifs exubérants.  
Une orgie de formes, une luxure de lumières.  
Et chaque mouvance se répertoriait dans l'incommensurable battement.  
Comme une réponse des lieux à son corps.  
Et la mélodie se jouait de l'archet de ses cheveux, je crois.

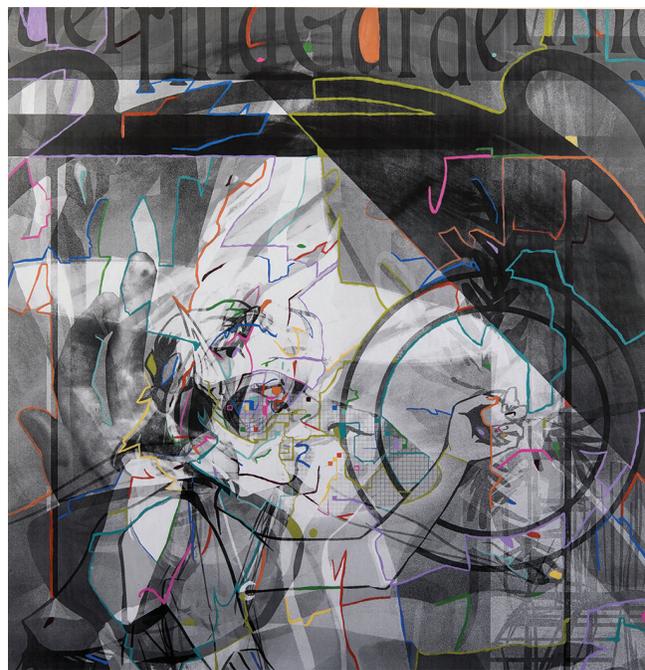
Et alors qu'elle se rapprochait, la chambre se resserra doucement,  
Les étoffes du plafond vinrent se déposer sur moi,  
Les pans de murs et les nœuds du merisier vinrent se marier à mon dos.  
Puis elle, elle s'est étalée en ses berges, en son lit, lit de rivière.  
Et puis ce fut comme si la lumière alors diluée en se resserrant atteignait un apex fébrile  
Et que les battements des lieux s'emportaient dans une fièvre effrénée  
Et que la houle de cette mer étriquée mimait la volupté des choses passagères.  
Et puis mon corps n'était plus mien, mais là.  
Et moi, soudain, j'explorai l'orée derrière les confins de ma peau  
Et mes sens vinrent gonfler jusqu'aux pôles de ce Nouveau Monde  
Et puis elle fit de même, et puis il n'y eut plus de ligne,  
Les choses n'étaient qu'aboutissements  
Plus rien qui ne soit tout.  
Sauf la fenêtre.

*Il pleuvait, une faible pluie, mais les gouttes qui naissaient dans le cylindre orangé ne tombaient plus, elles flottaient, me fixaient. Stagnantes comme des vautours. Et le parking taché d'abîme s'était dressé lui aussi, tout comme le bâtiment gris qui exécutait une marche militaire, terriblement rythmée. La porte éclairée s'était libérée des ses pentures et, à quelques pouces de la fenêtre, scandait un effroi inerte. Les lampadaires étaient plus carrés encore que dans mes souvenirs. L'inertie extérieure était telle que la noirceur de la nuit jugée trop dansante s'était écoulée par une bouche d'égout, je crois. Tous me guettaient comme des affres attendues.*

Mais les remous et les ondoiements de la pièce vinrent m'arracher à l'angoisse grandissante  
Et la frénésie ou la folie onirique vint clamer ma conquête.

Je suis terre de brasier et terre sans forme.  
Je suis terre d'extase, idolâtre de cet instant précis  
Et dans le paradoxe de ma joie apparaît son ombre tachée.  
Je ne sais que faire des choses fugitives  
Des moments périssables et de vitres cassées,  
Des obsolescences programmées des soleils couchants,  
Sinon que de les saigner jusqu'à l'assèchement  
Pour en extraire l'essence en consolation à l'évanescence.  
Et je m'y mets à corps perdu,  
Démembre ce qui reste de moi.  
Et elle répond à ma folie, elle ou les murs  
En m'aspirant dans une pulsation souveraine.  
Les pourtours des passions ont éclaté et celles-ci  
Vont voltiger dans l'ancre des sens,  
Stimulant d'ions la tempête grondante.  
Et j'explose enfin de grâce  
Et j'embrasse chaque note qui passe  
Et je cours à ma perte, comme à la marelle  
Et j'extorque à mon âme chaque souffle pour l'envoyer carguer les murs  
Et je me pille la conscience pour la dépenser maintenant  
Et je brise la fenêtre, d'un coup de tête perdu.

*Il pleut, une faible pluie, qui vient picosser sur l'asphalte complice les miettes de moi, et les traîne, me traîne, dans un ruisseau de néant vers la bouche d'égout la plus près.*



AURÉLIE GALIBOIS, *FILIGRANE*, 2019, IMPRESSION, ACRYLIQUE SUR MASONITE, 91 X 81 CM.

---

PAR ÉLIOT FORGET-LAPERRIÈRE

**KHLÔRÔS-PHILOS**

À la lisière des bois  
La peur des routes  
Aux pétales de bardeaux  
À dos

Un pas, près de l'oubli  
Deux pas  
Trois pas

Envoûtement des voûtes  
Au large des troncs  
Ciel de pin  
Coup de vent  
Épines célestes; perséides

En coulisse de l'éternel  
Aux tréfonds de l'herbe  
Jusqu'à ne plus être  
Pour se savoir là

Retenu au ténu  
D'un insecte qui survole son sultanat  
Les arbres se dressent en galaxie

Puis une herbe couchée  
À sa grandeur immuable  
Se redresse avec un zèle dru

Rien ne pourrait s'être jamais passé  
À jamais  
Et je serais toujours ici

---





**LES MÈLÈZES OU L'AUTOMNE  
DE NOVEMBRE**

C'est un larcin des bois  
Un pastiche, un emprunt  
Il calque l'automne  
Et la passion des feuilles décidues

C'est la flamme des cendres  
Une dernière consommation  
Qui dans un novembre de fer  
Gêne l'antracite des cimes et des cieux

C'est le plus épris  
Parmi ses frères drus  
Et les teintes de son visage barbelé  
Miment à sa façade une allure mondaine

Il nargue les bois et les mois  
Et se courbe à son jeu  
Comme un enfant candide  
Qui rejette la forêt qui l'envie

**RACLE-JOUR**

Quatre ou cinq chiffons de chair intoxiquée  
Dans l'absurde complicité d'un sofa-lit.  
Une logique pythagoricienne  
A l'office de se plier en quatre  
Question de tous *fitter* sur le saint autel-lit  
Un râlement de lumières  
Qui suinte sur les murs  
Ça décalisse  
Un champ de botchs-humains dans un salon déchu  
Un soleil de sécheresse  
Un sommeil qui ne veut rien  
Une aube de peau  
Une odeur de rire rancie  
Quelques bières  
Étirer les paupières closes

C'tait plus l'fun quand c'tait pas maintenant